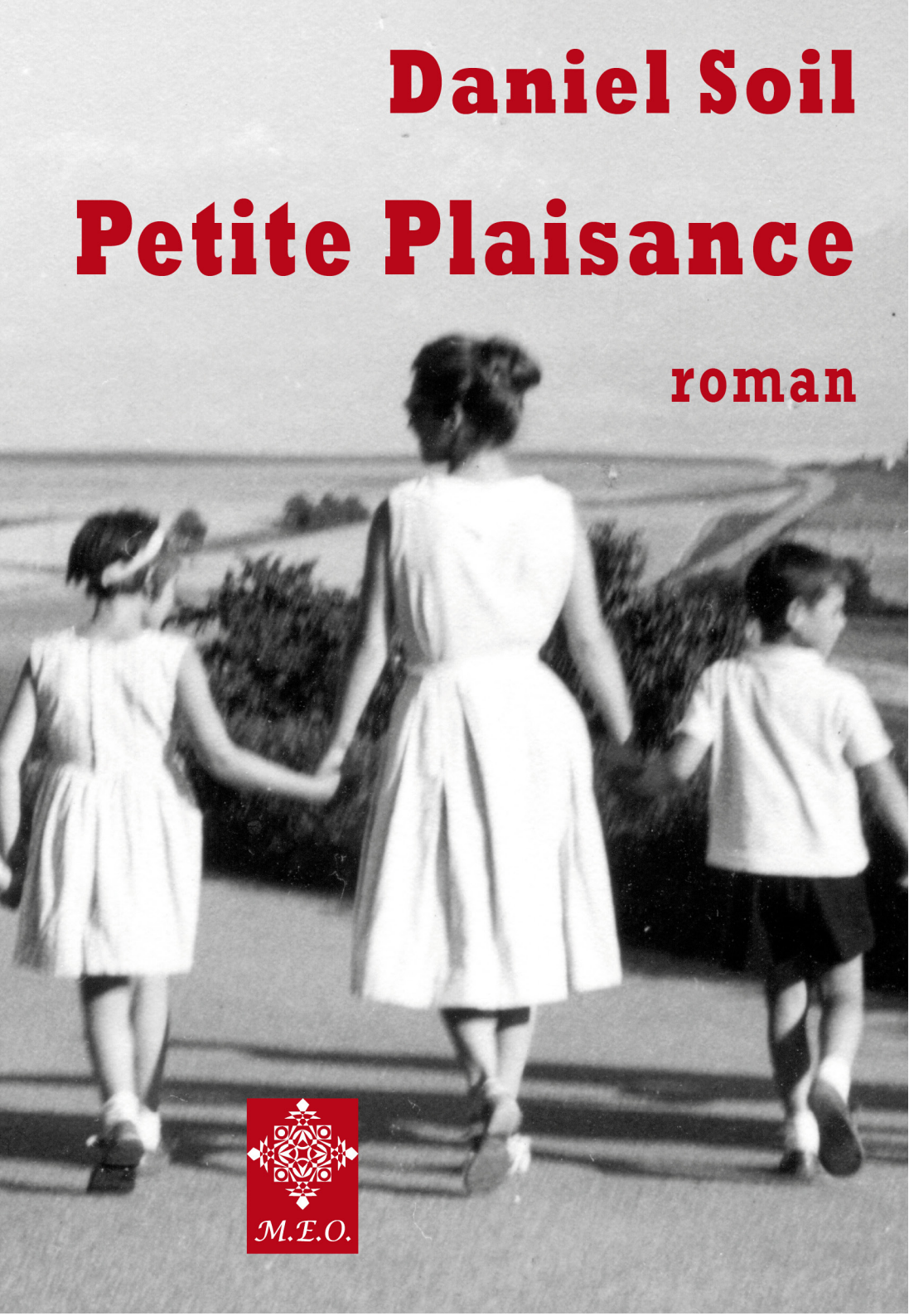
Daniel Soil

Petite Plaisance

roman



M.E.O.

Daniel Soil

PETITE PLAISANCE

roman



Léa, Tirlemont, mars 1945

Pourquoi, après un dur séjour au front, après tant d'assauts depuis les tranchées, mon père tombe-t-il de cheval à Tirlemont ? Pourquoi une chute de cheval pile devant cette pharmacie ? Pourquoi le pharmacien décide-t-il de soigner la cheville de l'officier ? Pourquoi mon père s'amourache-t-il de sa fille ? Pourquoi l'épouse-t-il ? C'est à l'arrière de l'officine que je suis née. C'est là que me sont venues l'idée d'être infirmière et la force de mener ce projet à bien.

Mon père allait taquiner la carpe aux *Grijpen*, ces étangs fort tranquilles. Aube naissante, parfum de paille troublé parfois d'un souffle de fiente. Voyez-vous cet enfant qui, pour passer le temps, saisit une pierre dans la rivière ? Il a les mains neuves, le cœur léger, et il tente d'équarrir son trésor. Cet enfant, c'est moi ! Nous n'étions pas loin de Tirlemont, près d'une ferme où vaquait une femme dont je comprenais mal le patois. Quand le soleil se couchait, elle distribuait tartines et saindoux aux pêcheurs et aux chasseurs.

Je suis fille de Tirlemont. On l'appelle cité blanche, car jadis peinte à la chaux pour chasser une épidémie. Dressée au milieu des terres, deux solides tours et la masse grise d'une église. Des arbres couchent leur ombre sur ces vestiges d'un autre temps. Tout autour, une terre fétide et boueuse, des lacs gorgés d'eau très noire, qui tétanisaient les pèlerins : jadis un chanoine a été plongé dans cette eau croupie, d'où le Bon Dieu en colère aurait fait jaillir mille flammes. Lieu sacré, sept fois béni. À la suite de ce drame, a été bâtie Notre-Dame. Tirlemont a vu surgir sur sa grand-place une église de renom. Gloire aux Compagnons bâtisseurs et à leur Art !

Échos assourdis d'une kermesse, les jours d'été fleurant bon le foin. Il y a la charrette à glaces, les frites chaudes qu'on ramène en vitesse à la maison, Jan et Mieke – les géants dont le cortège me fait fort peur –, les mains du boucher, les cheveux de l'épicière, Fernand le boulanger, madame Pardon la cuisinière – sa sublime soupe verte ! –, Schieve Kaai, sale et bossu, qui fait tourner son carrousel de faux chevaux miteux à l'aide d'un vrai cheval de dressage, Phile Mauskurre – vieux cochon déguisé en sauvage, priant Dieu, le diable et les Rois mages –, Jan Kapel, l'homme qui distribue les planchettes pour le lotto.

Les betteraves ont apporté la richesse à ma ville sucrière. À la saison, on les arrache au limon boueux. Des hommes calleux et graves remplissent des chariots qui

s'en vont de guingois sillonner les routes et ramener le pactole à la cité. Ils marchent sans faiblir, ils gagnent le pain quotidien. Au milieu de son champ, le paysan suit ses chevaux sur la glèbe. Le soc pourfend la terre brabançonne. Le masque est sombre, l'homme martèle sans cesse le nom de ses pères, qui ont lancé ici les premières semences.

Pour les chasseurs, c'est l'heure de la traque. Lièvres et faisans frissonnent de peur, les arbres ne sont plus assez feuillus pour sauver le perdreau dissimulé derrière les monceaux de betteraves. Tirlemont s'afflige quand l'oiseau prend son ultime envol. Le désœuvré tire, le fusil claque. Cri rauque.

Elles étaient pénibles, les nuits sans John, tout au long de cette guerre qui s'achève. Je partais tôt matin vers la gare occultée, à la recherche d'un possible convoi bourré de gens à secourir. Passant par Notre-Dame-au-Lac sous la lune grisâtre, je voyais parfois d'étranges lueurs sur l'église, j'y reconnaissais des flammèches familières, celles de la légende ! J'accélérais le pas, je sentais ma bouche très sèche, j'imaginais la scène, tous ces feux follets jaillissant jadis des eaux putrides du marais.

Soudain un coup de sonnette véhément. Votre mari est là ? Le postier me tend un crayon gras, m'enjoint de signer pour John, le télégramme vient de Herzfeld,

quatre attaches à déchirer, c'est en allemand mais je traduis sans peine : Dorly est décédée le 4 janvier 1945 sous un déluge de feu allié.

Je l'ai si régulièrement souhaitée, cette mort, et voilà qu'à l'instant où elle survient, ce n'est pas la joie mais l'angoisse qui domine. Comment annoncer la nouvelle à John ? Comment éviter de voir sa douleur se retourner contre moi ?

Face à moi qui lui transmettais la nouvelle au parloir de la prison, John s'est d'abord inquiété pour Anke, la fille de Dorly. Cette petite, il en est certain, survit seule – ou presque – parmi les ruines et les gravats. C'est à elle qu'en ma présence, il a réservé sa douleur. Il l'a criée dans un sanglot : que peut-il faire, depuis ce sinistre Fort de Huy où il est incarcéré ? Alors, devant sa détresse, je me suis dit : c'est peut-être à moi d'agir. Un comble. Mais à supposer, que pourrais-je faire ? Moi, seule à Tirlemont avec notre petit Steff ? À tourner et retourner la question dans ma tête, c'est le nom de René qui est apparu. John lui-même a évoqué son ami. Mais René a déjà tant à faire, comme avocat, pour sortir John de la nasse ! René, si prévenant avec Steff chaque fois qu'il vient me voir, si attentionné envers moi. René si délicat, trop parfois, cherchant toujours à être utile, à me faciliter la vie. Tellement parfait qu'il m'arrive de rêver au couple que j'aurais formé avec lui si...

À quoi John passe-t-il le temps à Huy ? Je ne peux qu'imaginer et bien sûr j'imagine le pire : il doit se rappeler toutes les heures chaudes avec Dorly. Alors moi j'imagine les mêmes scènes. Je le vois au jour de leur rencontre, devant une multitude d'ouvrières extatiques, tendant le bras levé, forçant le salut hitlérien de manière presque obscène, exprimant leur passion pour le Führer. Dorly est là, je la reconnais sans la connaître, parmi la foule, sa blondeur éclatante mise en valeur par un foulard de couleur vive. Je vois John l'aborder dans sa langue et sans accent, je vois la surprise de la fraulein, d'abord agacée puis intriguée. John lui dit qu'il est suisse et la voilà accrochée. D'emblée il lui crie son enthousiasme sur cette unanimité qui s'exprime là d'une manière si... horlogère. Et il n'est pas mécontent d'avoir trouvé cette métaphore, lui le Suisse, pour décrire ce qui le séduit dans l'Allemagne en liesse. Il explore d'autres formules : *je retrouve ici la netteté qui, comme en Suisse, naît de l'esprit civique*. Ces phrases, il me les a répétées sans vergogne à son retour. Puis il m'a prise à témoin, le regard perdu au loin : *ne serait-ce pas ça le vrai socialisme, le socialisme national, cette mécanique, cette adhésion de tout le peuple à un projet collectif ? Et ces engouements ? Ne voit-on pas là les mêmes scènes qu'en URSS, où elles me fascinent tant ?*

À l'écouter, je percevais avec effroi tout autre chose qu'une réflexion politique : au-delà du spectacle de foules accortes, c'est de Dorly que John était fou, de sa

belle santé, si emblématique du bonheur partagé qui régnait là-bas. Tel que je le connais, John a dû lui proposer une balade sur une des îles au Nord, s'adonner à la gymnastique naturiste ou quelque autre extravagance. J'échafaude à nouveau. Voltiges sous l'eau fraîche au son des fifres et des caisses claires, martelées sur une estrade face à la mer. Ah ! Je vois comme si j'y étais le ciel limpide, l'air vif et au loin, des drakkars manœuvrés par des marins roux. John a dû vénérer Dorly, nue sous le soleil frais, couchée au naturel sur une pierre polie par le flot.

Cette femme vivait seule, son mari était mobilisé à l'Est. Et là encore, mon imagination s'en donnait à cœur joie, je repérais cet homme parmi les soldats figés aux frontières, les pieds dans la boue, prêt à obtempérer, à bondir aux premières directives, une grenade à la main.

Entre Dorly et John, l'amour s'est déployé *sans qu'ils puissent rien y faire*, m'a-t-il avoué. Il y avait de la cruauté dans cette manière candide qu'il avait de tout me dire. À Herzfeld, le voisinage ne paraît pas s'être douté de ce qui se tramait. John se montrait requis par la petite Anke, née juste avant la guerre. Ce don qu'il a de transmettre, d'une manière adaptée à l'âge, cette capacité de se vouer sans lassitude à l'apprentissage, d'y consacrer le temps qu'il faut, avec douceur et détermination. Je le vois bien agir avec Anke comme avec Steff, son propre fils, trouver des objets de couleurs vives qui émerveillent l'enfant, lui faire répéter les mots pour qu'il les engrange. Ainsi nourrie,

Anke a dû enchanter l'assemblée autour de Dorly, qui la voyait, chaque dimanche au temple, plus épanouie, plus positive. Les fidèles la couvaient du regard, considérant comme un don du Très-Haut l'irruption de John dans la vie de Dorly.

Steff pouvait rester des heures immobile à la fenêtre, guettant le retour de la Horch décapotée, poussiéreuse et pétaradante. Dès qu'apparaissait John au bout de la rue du Poivre, dès qu'il sortait les cadeaux du coffre, Steff était aux anges. Bientôt reprenait la vie sereine au sein du cercle familial. Infatigable, John se révélait aussi pédagogue qu'à l'accoutumée, nous apprenant mille choses, lisant à voix haute, à la lumière mourante du poêle à bois, les histoires édifiantes ramenées d'Allemagne – les vaillants alpinistes qui résistent au froid, la forêt et ses Trolls, les chants martiaux qui chassent les maléfices.

La nuit venue, John était avec moi d'une disponibilité à l'amour qui me semblait presque suspecte. Je le sentais sur sa lancée, après les jours de don inlassable auprès de Dorly.

La journée, il faisait du chiffre grâce aux machines à coudre ramenées de la Ruhr, qu'il plaçait ça et là. Puis il retournait à Herzfeld s'approvisionner. Au bout d'un temps, John m'a tout dit de ces allers-retours réguliers. Son amour allemand, à l'en croire, ne portait pas ombrage à notre couple. Il me confiait tout, mais pourquoi ? Pour avoir meilleure conscience ? Sans doute,